

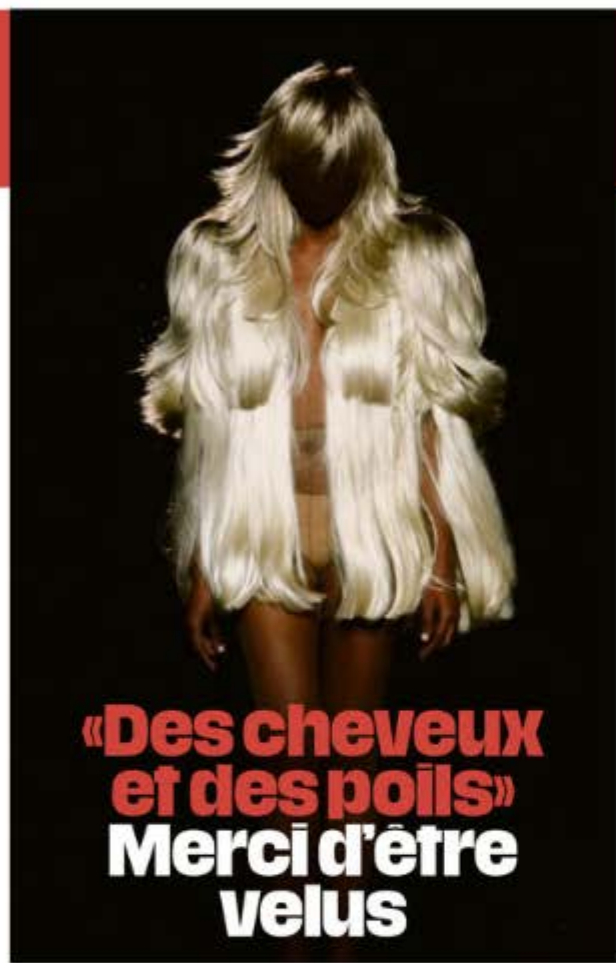
Par
SABRINA CHAMPENOIS

L'extrême courage qu'il faut aux Françaises pour oser sortir cheveux apparents dans la rue. L'enjeu féministe qu'est devenue la non-épilation. Cécile provoque par l'épilation d'Edouard Philippe. Ces trois exemples d'actualité attestent l'impact esthétique, social et souvent politique des cheveux et des poils. Il existe depuis des lustres, nous rappelle une exposition au musée des Arts décoratifs qui en fait la démonstration épitante, à la fois intellectuelle, artistique, pratique et ludique. Du Nouveau Testament - la première lettre de Paul aux Corinthiens, où l'apôtre se fait l'arbitre des élégances en matière de voile - à la contestation par le cheveu, le décryptage s'organise sur 1200 m² et deux étages, 677 objets à l'appui.

Une évidence est d'emblée posée : le cheveu et le poil véhiculent depuis des siècles quelque chose de subversif et, partant, suscitent la violence de les dominer voire de les éradiquer. Signe de vitalité mais aussi, surtout, d'animalité. Ils sont ambigus. « La pilosité est une caractéristique que l'homme partage avec presque tous les mammifères, et cette proximité n'est pas sans engendrer une certaine gêne », décrypte le commissaire, Denis Bruna, qui a consacré trois ans et demi à cette affaire. Le seul moyen d'échapper à cet état d'insécurité d'apparence, de dresser, de dompter le cheveu et le poil. Cette volonté de distinction alimente une créativité proliférante.

Graisse de bœuf

Côté cheveu, le dressage se fait parfois dans tous les sens du terme, notamment du côté de la femme : une fois révolues les époques où elle doit impérativement sortir couverte (par un voile, un chapeau ou une coiffe), l'imagination capillaire cavale. Mention à la mode des « poufs », au milieu du XVIII^e siècle : ces coussins de crin autour desquels on colle des cheveux, c'est l'effet wow garanti. Certains exemples font se demander comment les coiffeurs tenaient le coup, sachant que Denis Bruna évoque le poids des poufs à « 10 ou 15 kg », résultat de « trois heures de boulot ». Dans une vidéo, Pascal Ferrero, coiffeur perruquier à la Comédie-Française, reconstitue une de ces stupéfiantes installations qui pouvaient même inclure, pour épater en soirée, des flocons remplis d'eau, où baignaient des fleurs fraîches... Autre exemple, les coiffures « à la girafe », qui s'élevaient, elles, autour de coques pla-



«Des cheveux et des poils» Merci d'être velus

Au musée des Arts décoratifs de Paris, une exposition démontre brillamment comment l'homme, à travers les époques, a lutté pour circonscrire sa pilosité, synonyme d'animalité. Avec beaucoup d'imagination et de créativité.

cées sur le sommet de la tête et ornées de plumes, fleurs, rubans, pétales dont certains en corne, écaille, celluloid sont ouvragés à ravir. La femme, alors, ne défilait ses cheveux que dans l'intimité. On préfère de tout même la modernité de la mode « à la Titus », qui a sévi entre 1795 et 1810. Non seulement la femme porte alors les cheveux bien courts, mais son origine floue bon la provoque : elle serait apparue à la faveur des « bûches des victimes » organisées des 1795 et réservées à ceux qui auraient fait valoir un parent racourci par la guillotine. Certains exigent qu'on se soit auparavant « fait couper les che-

veux à ras sur la nuque, de la même manière que le barbare les coupait aux victimes du tribunal révolutionnaire ». En passant devant un tableau qui représente l'impératrice Sisi et sa légendaire chevelure (qui, paraît-il, pesait 5 kilos et nécessitait trois heures quotidiennes de coiffage), on pense à la sublime Vicky Krieps dans *Corsage*, où l'actrice luxembourgeoise campe une Elisabeth d'Autriche maniaque-dépressive et indomptable, qui coupe tous les poils avec la bienveillance en cisailant sa mythique parure, geste punk en plein XIX^e siècle. Si la femme, créature de tout temps censée, est la première concernée

par l'impératif de maîtriser ses cheveux, l'homme n'est pas autorisé à free style. Lui a longtemps dû porter perruque, « un signe de distinction sociale », rappelle Denis Bruna, qui coûtait un voire deux bras. Logiquement, « Louis XIV en avait un cabinet entier ». Astuce moyennement ragoutante : on les faisait tenir avec de la graisse de bœuf, en masquant l'odeur avec de la poudre. Même les hommes modestes faisaient en sorte d'avoir une perruque, précise le commissaire, quand bien même les classes populaires étaient surtout une source d'approvisionnement, vendant leurs cheveux pour que puissent brûler les

riches. Les morts aussi contribuaient, sachant que ce matériau est impérissable - par ailleurs, conserver des cheveux de défunts pour en faire, à titre d'hommage, des bijoux ou objets (bracelet, collier, cadre...) était courant. C'est à la fin du XVIII^e siècle que disparaît l'usage de la perruque, moment réactif par la suite. Andy Warhol en fournit néanmoins des exemples éclatants avec ses versions platine ou argentée. Le pope du pop art avait perdu ses cheveux à 20 ans et ce recours à un postiche illustre possiblement la mauvaise presse qu'à toujours eue la calvitie, synonyme de maladie et de vieillesse. Cette mauvaise réputation a fait le succès des lotions dopantes de repousse et, aujourd'hui, celui des implants capillaires. A noter que les enfants n'échappaient pas aux fourches caudines des peignes et autres mises en cheveux, preuve qu'asseoir son rang via l'apparence de ses descendants est une vieille histoire. Pour assurer toute cette afféterie capillaire, les bonnes familles « ont très longtemps disposé de coiffeurs particuliers », pointe Denis Bruna. Des salons ouverts dès le XVIII^e siècle, mais « jusqu'aux années 50, aller chez le coiffeur coûtait cher, ce n'est qu'à partir de là que la pratique s'est démocratisée ».

«Sempiternelle Venus»

Côté poils, la femme n'a pas le choix : ils sont proscrits, limite diaboliques. Il faut s'efforcer à s'éloigner du maximum de la bête. Et si Denis Bruna avertit qu'« éliminer de l'intime, souvent invisible, le poil féminin est complexe à raconter, peu étayable par des sources écrites et visuelles, l'épilation est indubitablement un diktat antédiluvien : « Afin de ne pas ressembler aux peuples barbares du Nord ou aux gorilles poilus d'Afrique de l'Ouest [...] la femme athénienne puis romaine s'épile. Dès le VI^e siècle avant J.-C., elle utilise plumes, rasoirs, pierres ponce, ou brûle ses poils pubiens à l'aide de lampes à huile ». L'idéal est « la sempiternelle Venus au corps lisse et immaculé, qui perdure, à en croire le succès de l'épilation intégrale, toujours en vogue en ces temps de come-back du féminisme affranchisseur de stéréotypes de genres. En écho, l'arsenal des techniques s'est constamment renouvelé, depuis à épiler, rasoirs, pâtes diverses à partir de sang d'animal, d'urine ou de chaux, électrolyse, rayons X et lasers [...] ». C'est bien simple, résume Denis Bruna, « l'Occident a mené une guerre sans merci contre le poil », qui était d'ailleurs exclu des

RADAR

représentations officielles. L'origine du mot de Gustave Courbet fait scandale à double titre : parce qu'il figure un sexe féminin mais aussi des poils pubiens, ces poils qui n'avaient même pas droit de cité dans les magazines pornos jusqu'aux années 50. Et ne parlons pas des femmes affectées d'hirsutisme (développement d'une pilosité dans des zones considérées comme masculines) ou d'hypertrophie (augmentation généralisée de la pilosité). Barbara van Beck, par exemple, a été tour à tour exhibée par ses parents puis son mari : elle était claveciniste mais le public venait surtout la voir pour les poils qu'elle recouvrait. La doxa en matière de poil masculin est, elle, fluctuante. Sur le visage, il est un signe de masculinité, et « perçu comme signe de maturité mentale et sexuelle, puisqu'il témoigne du passage de l'état adolescent à celui d'adulte ». Pour autant, pas question de le laisser en friche

«La pilosité est une caractéristique que l'homme partage avec presque tous les mammifères, et cette proximité engendre une certaine gêne.»

Denis Bruna
commissaire de l'exposition

façon homme des cavernes. Barbe, barbière, barbe postiche, moustache, moustache peinte, favoris, rasage de près : l'homme doit aussi suivre des modes, pour signifier son pouvoir ou sa notabilité. Celle des favoris, bouffes de poil domescentes qu'il se laisse pousser sur le côté des joues au XIX^e siècle, nous laisse particulièrement songeuse. Côté corps,

longtemps, seuls les sportifs, « exemples d'une masculinité performante », ont eu le droit d'avoir le torse poilu dans les représentations, notamment les boxeurs et rugbymen dont les disciplines sont considérées comme les plus viriles.

Come back de la barbe

On note que la vapeur ne s'est pas franchement inversée : quel sportif s'afficherait aujourd'hui résolument velu ? Le rasage des jambes et des aisselles est commun aux athlètes masculins comme féminins, que ce soit pour des raisons pratiques ou esthétiques, et le calendrier des Jeux du stade prouve que même l'ovale, supposément « rocos », est propice à l'escpé. Sébastien « Cavenan » Chabal compris, dont la pseudo-animalité est toilettée, taillée. La démocratisation de l'épilation masculine, qui n'est plus aujourd'hui un marqueur expressif de sexualité gay, confirme que le besoin de la guerre du poil reste d'ac-

tualité. D'ailleurs, si la barbe a fait son come-back, c'est dûment taillée ou « de trois jours ». Dédicée aux métiers, outils et créations artistiques, la partie de l'exposition située à l'étage prouve une fois de plus combien la contrainte est féconde. Des bigoudis en argile du XVIII^e siècle jusqu'aux coiffeuses (de meuble) d'un raffinement à tomber, en passant par les coiffures grandioses de Nicolas Jurnack pour les défilés d'Alexander McQueen. Mention, aussi, à celles en têtes d'animaux du Japonais Shiro Kishida, qui prise notamment Lady Gaga : entre anthropomorphisme et zoomorphisme, elles ravivent avec une ambiguïté troublante la proximité entre l'homme et la bête. ▶

DES CHEVEUX ET DES POILS
au musée des Arts décoratifs de Paris (75001) jusqu'au 17 septembre.



Portrait du rugbyman Fernand Forgues par Eugène Pascau, 1912. Musée Jacquemart-Sàunders



Trop noire, une création de l'artiste capillaire Luetitia Ky, 2020. LUTITIA KY